



Tomlinson, R. C. (2018). *Libri philologici*: Politien et Montaigne. *Camenae*, (22), 1-12.

Peer reviewed version

[Link to publication record in Explore Bristol Research](#)
PDF-document

This is the author accepted manuscript (AAM). The final published version (version of record) is available online via the University of the Sorbonne at <http://sapat.ephe.sorbonne.fr/toutes-les-revues-en-ligne-camenae/camenae-n-22-decembre-2018-la-reception-drance-politien-en-france-au-xvie-siecle-699.htm> . Please refer to any applicable terms of use of the publisher.

University of Bristol - Explore Bristol Research

General rights

This document is made available in accordance with publisher policies. Please cite only the published version using the reference above. Full terms of use are available: <http://www.bristol.ac.uk/red/research-policy/pure/user-guides/ebr-terms/>

Rowan Cerys TOMLINSON

LIBRI PHILOLOGICI: POLITIEN ET MONTAIGNE¹

Au coeur d'un chapitre des *Essais* qui s'intitule « C'est folie de rapporter le vray et le faux à nostre suffisance », Michel de Montaigne fait l'éloge d'un triumvirat de célèbres anciens. Il commence par chanter les louanges de son auteur favori, Plutarque, et adule ensuite Jules César. Mais c'est à Plinie l'Ancien qu'il octroie le panégyrique le plus prolongé :

Est-il rien plus delicat, plus net et plus vif que le jugement de Plinie, quand il lui plaist de le mettre en jeu, rien plus esloigné de vanité ? Je laisse à part l'excellence de son sçavoir, duquel je fay moins de conte: en quelle partie de ces deux là le surpassons nous ? Toutesfois il n'est si petit escolier qui ne le convainque de mensonge, et qui ne luy veuille faire leçon sur le progrez des ouvrages de nature².

Conforme au sujet principal de ce chapitre, l'apologie du jugement de Plinie que Montaigne énonce dans cette citation constitue une attaque contre un défaut qui est l'inverse d'un tel jugement « délicat, net, et vif », mais qui est tristement trop commun parmi les hommes, à savoir : la présomption. Les cibles de l'essayiste sont les écoliers vaniteux de son temps, auxquels des professeurs peu judicieux ont appris à rejeter l'œuvre de Plinie comme étant sans valeur, parce que les connaissances qu'offre la vaste compilation de l'*Histoire naturelle* ne sauraient égaler la connaissance contemporaine des « ouvrages de nature ». Les écoliers dont Montaigne parle avec dédain sont de toute évidence à déplorer et non pas à fêter, et font donc contraste avec les « petitz grimaulx » dont Rabelais avait parlé cinquante ans auparavant dans le célèbre chapitre VIII de *Pantagruel*, où ces jeunes savants étaient, pour le vieux et désuet Gargantua, un indice (quand même ironique) d'un âge d'or de l'humanisme³. Les ricanements de ces écoliers des années soixante-dix et quatre-vingt vont à l'encontre, d'ailleurs, de l'attitude généreuse envers la lecture pour laquelle Plinie l'Ancien lui-même était renommé.

Dans ses *Lettres* (3.5), Plinie le Jeune rappelle que son oncle, lecteur omnivore, aimait à déclarer qu'aucun livre n'est si mauvais qu'il ne peut pas nous être utile (« *Nihil enim legit quod non excerperet ; dicere etiam solebat nullum esse librum tam malum ut non aliqua parte prodesset* »). Cette déclaration est devenue un dicton que ressassent sans cesse les écrivains de la Renaissance, un raccourci pour montrer qu'ils adhèrent à la politique de « lectures variées » qui était devenue la condition préalable à toute tentative d'imitation éclectique⁴. La

¹ Cette contribution est la version française d'un article plus long qui fait partie d'un ouvrage collectif récent sur Michel de Montaigne (« No book was so bad : Montaigne and Angelo Poliziano », dans *Montaigne in Transit: Essays in Honour of Ian Maclean*, dir. N. Kenny, R. Scholar et W. Williams, Legenda, Oxford, 2016, p. 39-59). Je remercie les éditeurs de cet ouvrage de m'avoir donné la permission de le republier partiellement en français. Je suis également très reconnaissante aux organisateurs du colloque dont sont issus ces actes de m'avoir invitée à y participer et en particulier à Jean-Marc Mandosio pour sa relecture amicale.

² *Les Essais de Montaigne*, édition Villey-Saulnier, éd. P. Villey, Paris, Presses universitaires de France, 1965, nouvelle édition 1988, réimpression 2004, p. 181. Toutes les citations des *Essais* sont tirées de cette édition.

³ « Mais par la bonté divine, la lumiere et dignité a esté de mon eage rendue es lettres, et y voy tel amendement que de present à difficulté seroys je receu en la premiere classe des petitz grimaulx, qui en mon eage virile estoys (non à tord) réputé le plus sçavant dudict siecle » (François Rabelais, *Œuvres complètes*, éd. M. Huchon, Paris, Gallimard, 1994, p. 243).

⁴ Érasme s'en sert, sans en indiquer l'auteur, dans la lettre-préface à l'édition de 1533 des *Adages* pour sauver, non sans ironie, la réputation des simples et vulgaires compilateurs qu'il vient d'attaquer et qu'il oppose, à leur détriment, aux lecteurs philologues auxquels il dédie son ouvrage (« Érasme de Rotterdam à

prétention des écoliers qu'évoque Montaigne, qui pour leur part ne savent pas faire preuve d'une générosité plinienne à l'égard de l'*Histoire naturelle*, est le symptôme d'un défi à l'autorité de Pline qui s'était intensifié dès le milieu du siècle en partie grâce à une quantité croissante de publications dans les domaines de la médecine et de l'histoire naturelle, en latin bien sûr et principalement, mais aussi en langue vernaculaire (comme en témoignent les œuvres d'un Pierre Belon)⁵. Les auteurs de ces publications se servent des découvertes de ce que Gianna Pomata et Nancy Siraisi ont qualifié de *learned empiricism* (empirisme savant) afin de mettre en doute des idées reçues héritées des anciens et par conséquent d'ébranler la hiérarchie des Anciens et des Modernes⁶. À l'époque de Montaigne, cette méfiance envers Pline est devenue un lieu commun chez les auteurs vernaculaires aussi bien que chez les érudits⁷.

Ce petit chapitre des *Essais* où Montaigne fait l'apologie de Pline a fait florès chez les montaignistes, qui y voient une esquisse du grand manifeste sceptique qu'est l'*Apologie de Raymond Sebond* ; en d'autres termes, il s'agirait d'un chapitre orienté vers l'avenir des *Essais* : son propos refléterait les caractéristiques épistémologiques et philosophiques du prétendu « automne de la Renaissance »⁸, et surtout, du célèbre retour du scepticisme, dont les balises dans le trajet personnel de Montaigne seraient la traduction en latin faite par Henri Estienne de l'œuvre de Sextus Empiricus (1562)⁹, ainsi que les fameuses annotations de Montaigne dans les marges de son exemplaire de Lucrèce. Identifier de tels jalons est une tentation forte dans toute recherche qui se charge de mettre en contact l'histoire littéraire et l'histoire des idées, mais en privilégiant la preuve matérielle ou en poursuivant des tournants décisifs et précis, on risque de négliger d'autres intertextes éventuels, dont les traces visibles de lecture n'existent plus (si elles ont jamais existé). Dans sa contribution à l'ouvrage collectif *Renaissance Scepticisms*, Emmanuel Naya déplore la tendance parmi les historiens – sous l'influence tenace, suggère-t-il, de l'importante étude de Richard Popkin, *The History of Scepticism from Savonarola to Bayle* – à réduire le regain du scepticisme durant la Renaissance à une redécouverte de l'œuvre de Sextus

tous les philologues, salut », Érasme de Rotterdam, *Les Adages*, éd. J.-C. Saladin, vol. I, Paris, Les Belles Lettres, 2013, p. 22-25 [p. 25]). Le bibliographe Conrad Gesner reconnaît l'omniprésence du dicton dans sa *Bibliotheca universalis* de 1545, où l'on en trouve une paraphrase qui finit par *etcetera* (*Bibliotheca universalis*, Zürich, Christoph Froschauer, 1545, f. *3v (voir aussi Ibid., p. 157). Pour sa part, Marc-Antoine Muret, poète et pendant un certain temps précepteur au collège de Guyenne, soutient que la lecture omnivore de Pline devrait servir d'exemple non seulement pour les lecteurs des livres imprimés mais aussi et surtout pour ceux qui s'intéressent aux manuscrits (*Variae lectiones* [1559], II, 16, cité par J.-E. Girot, « Muret ou l'otium du Philologue », dans *La Philologie humaniste et ses représentations dans la théorie et la fiction*, dir. P. Galand-Hallyn, F. Hallyn et G. Tournoy, Genève, Droz, 2005, p. 526–44 [p. 533]). Ann Blair a examiné les rapports entre le dicton de Pline et l'encyclopédie (au sens d'un livre de compilation et non pas du concept abstrait d'un cercle de connaissances) : « Revisiting Renaissance Encyclopaedism », dans *Encyclopaedism from Antiquity to the Renaissance*, dir. J. König et G. Woolf, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, p. 379-397 [p. 382-91].

⁵ Sur l'émergence de ceux qu'il qualifie de « médecins naturalistes », voir P. Glardon, *L'Histoire naturelle au XVI^e siècle : introduction, étude et édition critique de La Nature et diversité des poissons de Pierre Belon (1555)*, Genève, Droz [Travaux d'humanisme et Renaissance CDLXXXIII], 2011, p. 49-56 et *passim*.

⁶ Voir *Historia : Empiricism and Erudition in Early Modern Europe*, dir. G. Pomata et N. Siraisi, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2005, p. 1–38 [p. 17–31].

⁷ On trouve un exemple intéressant de l'ampleur de cette suspicion à l'égard de Pline dans l'œuvre du cosmographe Jean de Léry, ancien artisan qui est loin d'être un homme du sérail : il nous dit dans son *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil* (1578) qu'on lui avait appris à mettre à l'écart Pline en tant qu'autorité récusable, voire insignifiante ; mais après avoir voyagé dans le Nouveau Monde, et ayant vu tant de merveilles dans ce pays inconnu, Léry met en cause cette idée reçue et disculpe Pline de sa réputation d'être menteur ou crédule (*Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil, autrement dite Amerique*, La Rochelle, Antoine Chuppin, 1578, f.[i5]^ro).

⁸ *L'Automne de la Renaissance, 1580-1630*, dir. J. Lafond et A. Stegmann, Paris, J. Vrin, 1981.

⁹ *Sexti philosophi pyrrhonianum hypotyposeon libri III*, Genève, Henri Estienne, 1562.

Empiricus¹⁰. Une telle hypothèse peut nous inciter à oublier qu'il existe plusieurs types de scepticisme, avec toute une variété de sources, et que la transmission des idées sceptiques pouvait s'effectuer par le biais d'écrivains qui ne s'intéressaient pas particulièrement au scepticisme et dont la rencontre avec des textes considérés comme sceptiques serait moins motivée par un intérêt pour leur contenu que par la volonté d'aborder des problèmes philologiques¹¹.

Dans une telle perspective, la défense de Pline dans les *Essais* serait encore un élément de l'arsenal sceptique de Montaigne, un exemple de plus des efforts que fait ce dernier pour illustrer l'erreur de ceux qui croient et à la certitude et au progrès de la connaissance humaine. Car si la conception de la Nature que prône Pline est surtout stoïcienne, et même si nulle part dans son œuvre une philosophie explicite ou rigoureuse ne s'exprime, l'*Histoire naturelle* porte également des indices qu'on peut interpréter comme le résultat d'une attitude sceptique envers les merveilles de la Nature, surtout si nous avons déjà un intérêt pour ladite attitude: Montaigne non seulement cite deux fois dans ses *Essais* la phrase de Pline affirmant que la seule certitude est qu'il n'y a rien de certain mais il la fait peindre sur les fameuses poutres de sa tour.¹² Ce que les montaignistes négligent trop souvent, toutefois, c'est que dans sa défense de Pline Montaigne ne parle qu'à ses contemporains. Il est également en conversation implicite avec une génération d'humanistes d'autrefois et d'ailleurs. Des humanistes qui au tournant du xv^e siècle s'étaient querellés, par le truchement d'une série d'épîtres et de traités, à propos de l'exactitude et de la véridicité de l'œuvre de Pline, en mettant en question soit sa fiabilité *philologique* en tant que texte – l'*Histoire naturelle* étant une œuvre notoirement corrompue par la transmission manuscrite –, soit sa fiabilité *scientifique* en tant que répertoire des « faits » de nature¹³. Dans ces disputes au sujet des « erreurs de Pline », Politien était le plus ardent défenseur du naturaliste antique contre les attaques du professeur de mathématiques, de philosophie morale et de médecine pratique à Ferrare, Niccolò Leonicensio. Il l'accuse, sur un ton poli mais mordant, d'avoir mal interprété Pline à cause de son manque de compréhension de l'idéal encyclopédique dont Politien était un porte-parole inlassable¹⁴. Sur ce point, Politien est au diapason de Pline, qui parlait de l'importance de l'encyclopédie dans la préface de l'*Histoire naturelle*, en utilisant le mot grec ἐγκύκλιος παιδεία, terme souligné par Politien dans l'exemplaire qui contient ses annotations et qui se trouve de nos jours à la bibliothèque bodléienne d'Oxford¹⁵. Politien reproche également à Leonicensio d'avoir traité Pline comme un empiriste en herbe au lieu de le juger comme *grammaticus*, une étiquette qu'utilise Politien pour désigner ses propres activités en tant qu'interprète de textes¹⁶. De la même façon,

¹⁰ « Renaissance Pyrrhonism: A Relative Phenomenon », dans *Renaissance Scepticisms*, dir. G. Paganini et J. R. Maia Neto [International Archives of the History of Ideas 199], Dordrecht, Springer, 2009, p. 15-32 (p. 18).

¹¹ C'est le cas de Politien, comme le soutient Jean-Marc Mandosio dans sa critique de la recherche de Lucia Cesarini Martinelli, selon qui Sextus Empiricus serait « la source cachée » du *Panepistemon*. Voir Mandosio, « Introduction », *Panepistemon* (Droz : à paraître).

¹² Voir A. Legros, « Colloque pour voix sceptiques et parole(s) divine(s) entre librairie et 'Apologie' », dans *L'Écriture du scepticisme chez Montaigne: Actes des Journées d'étude (15-16 novembre 2001)*, dir. M.-L. Demonet et A. Legros, Genève, Droz, 2004, p. 39-62 [p. 48].

¹³ Pour un compte rendu des querelles, voir B. Ogilvie, *The Science of Describing: Natural History in Renaissance Europe, 1490-1620*, Londres et Chicago, Chicago University Press, 2006, p. 30-34 et 121-133.

¹⁴ Angelo Poliziano, *Letters, Volume I, Books I-IV*, éd. et trad. S. Butler, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2006, II, 6, p. 99.

¹⁵ Voir C. Plinii *Secundi Naturalis historiae libri 37*, Rome, C. Sweenhym et A. Pannartz, 1473, et sur cet incunable, J. M. S. Cotton, « Ex Libris Politiani: II. Incunabula Bodleiana », *Modern Language Review*, 32 (n° 3), juillet 1937, p. 394-399.

¹⁶ Contrairement au terme *grammatista* dont fait usage Politien pour décrire (de façon péjorative) les humbles professeurs qui enseignent aux écoliers les rudiments de morphologie et de vocabulaire. Sur sa

Montaigne reproche à ses pairs d'avoir mal interprété cet auteur, d'être de mauvais lecteurs. Si l'œuvre de Plinie mérite d'être appréciée, ce n'est pas, selon l'essayiste, parce que l'*Histoire naturelle* peut offrir à ses lecteurs une énorme quantité de faits, corrects ou non, mais parce que dans son œuvre Plinie se sert de manière exemplaire de cette qualité non quantifiable qu'est le jugement. En mettant ainsi l'accent sur l'importance primordiale du jugement, l'essayiste imite la position qu'avait adoptée Politien dans sa dispute avec Leonicensio à peu près un siècle avant lui.

Dans ce qui suit, je voudrais montrer que la sympathie explicite envers Plinie que manifestent tant Politien que Montaigne est le plus visible des nombreux échos et résonances qui devraient nous encourager à rapprocher l'humaniste italien et professionnel de l'essayiste français et amateur, bien qu'ils aient vécu et écrit à un siècle d'intervalle et dans des situations culturelles et institutionnelles très différentes. Il m'apparaît que les intérêts et les allégeances de Politien dans ses diverses œuvres ont plus en commun avec le mode d'expression apparemment singulier de l'essayiste et avec sa réponse particulière aux questions posées par les humanistes que Montaigne lui-même ne l'admet, et à sa suite la grande partie de son lectorat moderne.

D'éloquents marques sur des pages de titre nous indiquent que Montaigne a hérité de son cher ami Étienne de La Boétie les réimpressions de l'édition des œuvres complètes de Politien éditées par Gryphe en 1528 qui portent la signature de l'essayiste¹⁷. Combien Montaigne ou La Boétie ont-ils lu de ces volumes, et avec quel degré d'attention, on ne saurait le dire. Les exemplaires (qui comprennent trois tomes en deux volumes), conservés à Bordeaux, ne comportent aucune annotation. *Les Essais*, pour leur part, ne contiennent pas d'allusion directe à Politien et ne nous offrent presque rien pour ce qui est des preuves objectives d'emprunts – d'autant plus que la transmission de ce qui peut n'être que des exemples ou des lieux communs est rendue floue par l'utilisation récurrente des compilations, des miscellanées et des florilèges. Peut-être tout simplement l'essayiste ne s'intéressait-il pas beaucoup à Politien ? C'est la conclusion que tire Pierre Villey dans son étude classique de 1908, *Les Sources et l'évolution des « Essais » de Montaigne*, une étude qui semble avoir été déterminante jusqu'à nos jours pour les montaignistes quand on en vient à la question de l'éventuelle parenté entre le Florentin et le Bordelais¹⁸. Villey propose en passant des ressemblances sur le plan du genre entre les *Miscellanea* et *Les Essais*, avant de prendre ses distances avec cette idée. Montaigne, sans doute, « avait peu de chose à prendre » dans une œuvre que Villey décrit comme contenant « surtout des éclaircissements grammaticaux »¹⁹. Pour tout lecteur des *Essais* qui n'a pas lu Politien, le portrait du grand philologue chez Villey nous donne à penser que l'Italien est un des pédants dont Montaigne se moque impitoyablement; une figure qui ne mérite pas, semble-t-il, une attention très poussée pour ceux qui cherchent à comprendre la genèse des *Essais*. Et une telle attitude n'est pas difficile à comprendre : l'érudition minutieuse qu'exhibe Politien dans ses ingénieuses excursions philologiques ne paraît-elle pas prendre le contre-pied de la position anti-intellectuelle que Montaigne s'efforce d'établir dans ses *Essais* ? Les *Miscellanea* ne sont-ils pas aux antipodes du goût de l'essayiste pour

compréhension particulière du terme *grammaticus*, voir Mandosio, « Filosofia, arti e scienze: l'enciclopedia di Angelo Poliziano », dans *Poliziano nel suo tempo*, dir. L. Secchi Tarugi, Florence, Franco Cesati, 1996, p. 135-164 [p. 156-157].

¹⁷ À savoir, *Angeli Politiani operum tomus primus, epistolarum libros XII ac miscellaneorum centuriam I complectens*, Lyon, S. Gryphe, 1550, et un deuxième volume qui comprend *Angeli Politiani operum tomus secundus*, Lyon, S. Gryphe, 1545, suivi de *Operum Angeli Politiani tertius tomus, ejusdem praelectiones, orationes et epigrammata complectens* (1546). Voir Alain Legros, « Dix-huit volumes de la bibliothèque de La Boétie légués à Montaigne et signalés par lui comme tels », *Montaigne Studies*, XXV, 2013, p. 177-88 [p. 186].

¹⁸ Pierre Villey, *Les Sources et l'évolution des « Essais » de Montaigne*, Paris, Hachette, 1908, 2 vol., I, p. 201.

¹⁹ *Ibidem*.

des « livres ou plaisans et faciles, qui me chatouillent, ou ceux qui me consolent et conseillent à régler ma vie et ma mort »²⁰ ? Lorsque des ressemblances entre les deux auteurs ont attiré l'attention des chercheurs, c'est, à la suite de Villey, vers les *Miscellanea* qu'ils se tournent le plus souvent, et en général ils ne s'y attardent pas. En témoigne un article de Richard Cooper qui s'occupe de la partie italienne de la bibliothèque de Montaigne²¹ ; ou bien, de façon encore plus implicite, le choix que fait Pierre Laurens de traduire des extraits des *Miscellanea* en s'appuyant sur des mots clés pris dans *Les Essais*²².

Et pourtant, à en juger par la curiosité inlassable dont fait preuve Montaigne en tant que lecteur, ainsi que par la disposition des trois volumes de l'édition Gryphe des œuvres complètes du Florentin, il est peu probable que Montaigne se soit borné à lire les *Miscellanea* sans jeter au moins un coup d'œil à d'autres textes. Et si l'on s'éloigne des détails de la bibliothèque personnelle de Montaigne pour prendre en compte les premières étapes de l'humanisme français, n'est-il pas assez vraisemblable que Montaigne ait pu être influencé, soit à l'école ou à l'université, soit dans les cercles érudits, par des modes d'anthologie et de lecture de l'œuvre politianesque dont témoignent, par exemple, les activités d'une figure clé du premier humanisme français, à savoir Josse Bade, qui en 1511 rassembla la *Miscellaneorum centuria prima*, *Lamia* (1492) et le *Panepistemon* (1492) pour les insérer dans une anthologie, aux côtés d'épîtres et de commentaires d'autres humanistes italiens²³ ? On n'a pas de mal à imaginer que Montaigne, qui s'opposait énergiquement à tout cloisonnement disciplinaire, aurait loué l'audace de la *praelectio* de Politien, *Lamia*, où le Florentin s'attaquait sans pitié aux conventions disciplinaires rigides qui édictaient qu'un professeur de poésie et de rhétorique ne devait pas s'ingérer dans la philosophie. Ceci dit, l'optimisme de l'encyclopédique schéma de connaissances du *Panepistemon* risque de paraître naïf, sinon d'une *hubris* et d'un orgueil démesurés, à la fin du XVI^e siècle, suite à la crise de l'humanisme, aux troubles des guerres de religion et à l'engouement pour le scepticisme. En outre, le dédain que montre Montaigne pour les « subtilitez espineuses de la Dialectique » (I.26.163), ainsi que sa vive parodie du processus logique qui était au cœur du texte d'Aristote sur lequel Politien revendiquait dans *Lamia* le droit de travailler – le syllogisme –, peuvent donner à croire qu'il existe plus de divergences que de convergences entre les deux auteurs²⁴. Si c'est bien le cas, l'œuvre de Politien ferait partie des « livres morts » qui, selon Villey, représentent une portion assez importante de la bibliothèque personnelle de Montaigne ; ce sont des livres en sa possession mais qu'il ne consultait que très rarement ou même jamais, à la différence de ceux qu'il utilisait activement ou – pour nous – visiblement, en y laissant des traces de ses lectures. Si Villey a raison et que Politien fait partie de ce pauvre groupe de livres négligés, on peut mieux comprendre (voire pardonner) le peu d'intérêt pour le Florentin qu'ont manifesté plusieurs générations de montaignistes ; en témoigne l'absence de tout article portant sur Politien, ou même sur la philologie, dans des ouvrages de référence tels que le *Dictionnaire de Montaigne*²⁵.

Il existe toutefois une autre forme de témoignage dans l'histoire littéraire, qu'on risque de nos jours, lorsque le concret l'emporte sur l'improuvable, d'oublier : nos expériences

²⁰ I.39.246.

²¹ Voir R. Cooper, « La Bibliothèque italienne de Montaigne », dans *La Librairie de Montaigne: Proceedings of the Tenth Cambridge French Renaissance Seminar, 2-4 September 2008*, dir. P. Ford et N. Kenny, Cambridge, Cambridge French Colloquia, 2012, p. 39-57.

²² Pierre Laurens, « Les *Miscellanea* de Politien dans la lumière du premier centenaire », *Euphrosyne: Revista de filologia-clásica, nova série*, XXIII (MCMXCV), p. 349-67.

²³ Voir *Annotationes doctorum virorum in grammaticos, oratores, poetas, philosophos, theologos et leges*, Paris, Josse Bade et Jean Petit, 1511, catalogué dans *Imprimeurs et libraires parisiens du XVI^e siècle*, Paris, Service des travaux historiques de la ville de Paris, 1969, II, p. 76, n° 145.

²⁴ Voir I.26.171.

²⁵ *Dictionnaire de Michel de Montaigne*, dir. P. Desan, Paris, Champion, 2007.

en tant que lecteurs. Quiconque vient à Politien après avoir lu de près les *Essais* aura du mal à ne pas écrire à plusieurs reprises dans les marges de son exemplaire : Montaigne ! Et en effet on trouve de très clairs parallèles dans le vocabulaire dont se servent les deux auteurs pour dépeindre leur façon d'écrire. Politien nous dit – dans une déclaration bien connue et délicieusement irrévérencieuse – qu'il ne s'offusquera pas si les *Miscellanea* nous apparaissent comme une sorte de fatras sans ordre et confus, puisqu'il ne l'avait pas écrit de manière suivie mais à sauts et à bonds²⁶. La terminologie dont il se sert ici nous rappelle de façon très vive des passages dans *Les Essais* où Montaigne exprime son admiration pour tout mode d'écrire qui avance « à sauts et à gambades » (III.9.994) ; ou bien, le penchant qu'il a à lire « sans ordre et sans dessein, à pièces décousues » (III.3.828) ; ou son mépris déclaré pour l'ordre (II.12.465). Tout cela m'incite à juger que le peu d'intérêt pour la réception éventuelle de Politien chez Montaigne – d'autant plus frappant que la recherche sur Montaigne exploite toutes les pistes possibles – témoigne d'une tendance déplorée (bien qu'en même temps renforcée) par Villey il y a plus de cent ans et néanmoins, grâce à la prédominance des outils de numérisation et des bases de données, encore plus vivante de nos jours. C'est-à-dire que, gâtés par les témoignages concrets que nous possédons des procédés de lecture et d'écriture de Montaigne, nous passons trop facilement sur des influences – et des intertextes – qui chez tout autre auteur auraient la place d'honneur dans une étude des sources²⁷. Autrement dit, en privilégiant des preuves concrètes, visibles, on risque de négliger des processus de réminiscence, d'emprunt et d'association qui, surtout dans la culture de l'*imitatio* de la Renaissance, sous-tendent tout acte d'écriture. À cet égard, une remarque de Thomas Greene dans son ouvrage majeur paru il y a une quarantaine d'années, *The Light in Troy: Imitation and Discovery in Renaissance Poetry*, est toujours pertinente et vaut la peine d'être rappelée : à savoir, « the unconfessed genealogical line may prove to be as nourishing as the visible » (la généalogie inavouée peut se révéler aussi substantielle que la généalogie visible)²⁸.

À la lumière de cette remarque, dans cette contribution, ainsi que dans un chapitre plus long sur ce même sujet²⁹, je pars du principe – non prouvé et sans doute improuvable – que Montaigne a lu au moins une partie des *Œuvres complètes* de Politien. Selon moi, la découverte d'une preuve concrète d'une telle lecture promet d'être moins révélatrice qu'une réflexion approfondie sur ce qu'une parenté éventuelle pourrait apporter à notre compréhension de la spécificité historique et culturelle des *Essais*. Cette étude s'inscrit dans un effort pour contrecarrer la tentation dans la recherche sur Montaigne de privilégier certains intertextes (les Grecs et les Romains) et de passer sur d'autres (les auteurs du Moyen Âge ou les anthologies et compilations du XV^e et du XVI^e siècle), surtout lorsque leur réception dans les *Essais* risque de menacer l'image convenue qui veut garder pour Montaigne le statut sacré d'un auteur *hapax* et d'un avant-coureur de la modernité. Pour ce faire, et dans les limites de cette contribution, j'aurai la témérité en guise de conclusion de m'attaquer – d'une manière toute politianesque ! – à deux vaches sacrées de la recherche montaignienne, deux traits que mes lectures du Florentin m'ont donné à repenser. Je veux proposer que le lecteur idéal des *Essais* – le fameux « suffisant

²⁶ « Praefatio » au *Miscellaneorum liber*, dans *Angeli Politiani opera, quae quidem extitere hactenus, omnia, longe emendatus quam usquam antehac expressa*, Bâle, Nicolas Episcopius junior, 1553, p. 213–17, p. 213: « At inordinatam istam, et confusaneam quasi sylvam, aut farraginem perhiberi, quia non tractim et continenter, sed saltuatim scribimus, et vellicatim tantum abest uti doleamus, ut etiam titulum non sane alium, quam *Miscellaneorum* exquisiverimus, in quibus Graecum tamen Helianum, Latinum sequimur Gellium, quorum utriusque libri varietate sunt, quam ordine blandiores. »

²⁷ Villey, *Les Sources et l'évolution*, p. 57.

²⁸ *The Light in Troy: Imitation and Discovery in Renaissance Poetry*, New Haven, Yale University Press, 1982, p. 19.

²⁹ Voir la note 1.

lecteur » dont parle Montaigne, et qui est devenu un symbole de l'autonomie croissante du lecteur de la fin de la Renaissance, voire une figure de la modernité – regarde, pour emprunter la terminologie de Terence Cave, en aval en même temps qu'en amont³⁰ ; et que dans les deux images que Politien et Montaigne construisent de leur lecteur, des critères d'exclusion sont contrebalancés par des conceptions généreuses de la lecture qui ont des racines dans une résistance au cloisonnement disciplinaire et qui sont motivées – de façon implicite et explicite – par une idée assez large – généreuse, plinienne, pourrait-on dire – de ce qui constitue l'activité centrale de l'humanisme, à savoir la philologie.

Politien et Montaigne décrivent tous les deux de manière piquante des lecteurs qui ne correspondent pas à leur idéal : des exégètes pontifiants qui cherchent des obscurités là où il n'y en a pas et dont les livres sont truffés de bagatelles recherchées et de néologismes inutiles et gratuits³¹ ; des philosophes peu sagaces et encore moins pratiques, qui se perdent en route pour le marché et dont la soi-disant sagesse bute contre le sens commun d'une servante³² ; des lecteurs – y compris leurs propres contemporains humanistes – qui imposent des interprétations avec ténacité, induits en erreur par une allégeance disciplinaire étroite ou, pire encore, par des motifs financiers³³. Les lecteurs qu'ils appellent de leurs vœux, en revanche, sont ceux qui possèdent, ou sont en train de développer, un jugement actif et indépendant : dans son *Oratio super Fabio Quintiliano et Statii Sylvis*, Politien encourage ses étudiants à ne pas se satisfaire de ce que leurs professeurs leur disent,³⁴ alors que Montaigne fait un emprunt à Lucrèce pour encourager ses lecteurs à découvrir par eux-mêmes leurs propres interprétations. Montaigne montrera la voie avant de laisser parler le texte. Il fait fi des béquilles interprétatives, telles que les « paroles de liaison et de cousture » ; elles sont la marque d'écrivains qui se prêtent aux exigences des esprits faibles et passifs³⁵.

Le mépris qu'affecte Politien pour les exégètes professionnels peut sembler déplacé étant donné son rôle en tant que professeur de rhétorique et de poésie, ainsi que son allégeance ardente à la philologie ; à la différence de Montaigne, Politien ne bénéficie pas du statut de gentilhomme qui fait que Montaigne peut suivre sa propre voie, singulière et nonchalante, se distanciant du « babil » de ceux « qui en font profession expresse »³⁶. Dans la préface des *Miscellanea*, toutefois, Politien ne ménage pas sa peine pour essayer de situer ses exégètes en dehors des catégories formelles de l'écriture et sans tenir compte des rôles publics, et il rejette les modèles binaires qui dans la culture classique divisaient *otium* et *negotium*³⁷. Son travail philologique ne relève ni de l'une ni de l'autre de ces catégories : il s'y consacre, nous dit-il, comme s'il ne passait pas du loisir au travail mais du travail au loisir, sans plan ni dessein, au hasard, libre, semblable à quelqu'un qui se

³⁰ Voir T. Cave, *Pré-histoires : textes troublés au seuil de la modernité*, Genève, Droz, 1999, p. 17, et « Locating the Early Modern », dans *Theory and the Early Modern*, dir. M. Moriarty et J. O'Brien, *Paragraph*, 29 (2006), p. 12-27 [p. 21-22].

³¹ Voir *Essais*, III.9.995 et *Miscellanea*, p. 215. Pour l'attitude de Montaigne envers les pédants, voir l'étude de M.-D. Couzinet, *Pierre Ramus et la critique du pédantisme: philosophie, humanisme et culture scolaire au XVI^e siècle*, Paris, Champion, 2009.

³² Voir *Angelo Poliziano's 'Lamia': text, translation, and introductory studies*, éd. et trad. C. S. Celenza, Leiden, Brill, 2010, p. 53 et *Essais* II.12.538.

³³ *Essais*, II.12.586 et *Miscellanea*, p. 215 et *passim*.

³⁴ *Oratio super Fabio Quintiliano et Statii Sylvis*, in *Prosatori latini del Quattrocento*, éd. et trad. E. Garin, Milan, Riccardo Ricciardi, 1952, p. 869–885 [p. 881].

³⁵ III.9.983 et 995.

³⁶ I.26.168.

³⁷ « Nos ista certe non foro, et curiae, sed cubiculo, et scholae paravimus » (*Miscellanea*, p. 214). Pour Peter Godman, cette déclaration fait partie des efforts de Politien pour se présenter comme gentilhomme. Voir *From Poliziano to Machiavelli: Florentine Humanism in the High Renaissance*, Princeton, Princeton University Press, 1998, p. 83.

promène le long d'une plage et ramasse des coquillages tout en flânant³⁸. Tout comme Montaigne, pour qui un retrait définitif du monde, littéral ou métaphorique, est un acte qui viole les règles de l'honnêteté et sent le pédantisme, Politien revendique pour son écriture un espace entre le public et le privé³⁹.

Quelle sorte de lecteur Politien vise-t-il lorsqu'il parle d'une écriture qui se situe dans cet espace hors catégorie ? Ni les gens grossiers et vils, qui s'exciteront sur l'usage occasionnel que fait Politien de mots « mal dégrossis »⁴⁰, ni les lecteurs délicats qui se délecteront du langage plus poli et raffiné dont se sert Politien de temps en temps, des tournures burinées avec soin et bariolées, comme autant de mosaïques⁴¹. Politien prédit en revanche que les *Miscellanea* sauront plaire aux gens qui n'appartiennent à aucun de ces deux groupes et qui se trouvent plutôt dans un espace intermédiaire⁴².

La distinction que fait Politien entre les lecteurs, ainsi que son allusion à un lecteur qui ne correspondrait pas à ces deux extrêmes, semblent anticiper un passage à la fin d'un chapitre bref mais très complexe des *Essais*, « Des vaines subtilitez ». Ici Montaigne conjecture que les *Essais*, mal compris par des esprits vulgaires mais trop minutieusement interprétés par de rares esprits qu'il juge « excellents », résident « en la moyenne région »⁴³. Les chercheurs ont fait très attention à cette remarque : selon André Tournon, cette allusion à une région moyenne une manière de converser (au moins en imagination) avec les *happy few* qui, à juste titre, s'appuient sur leur propre jugement et dédaignent toute idée reçue⁴⁴ ; Ian Maclean, pour sa part, met l'accent sur la nature capricieuse de cette région, qui semble d'une part encourager le lecteur à s'y identifier mais d'autre part semble susciter une lecture négative et irrésolue⁴⁵ ; et pour Richard Scholar l'heureuse invitation au lecteur de se joindre à Montaigne dans cette région moyenne tombe à l'eau quand il s'avère que cette région est en réalité pratiquement vide⁴⁶. Contrairement au chapitre de Montaigne, lorsque Politien réfléchit sur son lectorat, il ne se contente pas de désigner de façon énigmatique cet espace moyen mais nous explique la raison pour laquelle son œuvre peut attirer un tel lecteur : parce que les *Miscellanea* ne se distinguent en rien mais participent de tout : « *non uno aliquo excellens, et omnium tamen particeps* ».⁴⁷ Il est possible que la première partie de cette proposition ne soit qu'une banale expression de modestie. Mais cette ostentation de médiocrité est compensée par la deuxième partie de la proposition, qui représente le travail philologique comme quelque chose de participatif et

³⁸ *Miscellanea*, ch. LXVII, p. 286. Je traduis en français, suivant la traduction anglaise de Godman, *From Poliziano to Machiavelli*, p. 83.

³⁹ Mawy Bouchard, « Pour une philosophie "illustre" : l'honnêteté cardinale des *Essais* de Montaigne », *Tangence*, 84 (2007), p. 63-86 (p. 80). Dans sa préface, Plinie l'Ancien parle lui aussi de son ouvrage en tant que produit des heures d'*otium*. Le modèle que suit ici principalement Politien est la préface des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, qui reprenait elle-même partiellement celle de Plinie (voir Mandosio, « La miscellanée : histoire d'un genre », dans *Ouvrages miscellanées et théories de la connaissance à la Renaissance*, dir. D. de Courcelles, Paris, École des Chartes, 2003, p. 7-36).

⁴⁰ *Miscellanea*, p. 214 : « *agrestes illos, et hircosos quaedam ex his impolita, et rudia delectabunt, exasciataque magis quam dedolata, nec modo limam, sed nec runcinas experta, nec scobinas* ».

⁴¹ *Miscellanea*, p. 214 : « *ita ediverso vermiculata interim dictio, et tessellis pluricoloribus variegata, delicatiores hos capiet, volvos et pumicatos* ».

⁴² *Miscellanea*, p. 214 : « *Mediis autem inter hos, et neutro notandis, quasi quidam diversorum Cinnus (ut ait Cicero) satisfaciēt, non uno aliquo excellens, et omnium tamen particeps* ».

⁴³ « si ces essais estoient dignes qu'on en jugeat, il en pourroit advenir, à mon advis, qu'ils ne plairoient guiere aux esprits communs et vulgaires, ny guiere aux singuliers et excellens: ceux-là n'y entendraient pas assez, ceux-cy y entendraient trop; ils pourroient vivoter en la moyenne region. » Voir I.54.313.

⁴⁴ Tournon, *Montaigne : la glose et l'essai*, Paris, Champion, [1983], 2000, p. 295.

⁴⁵ Maclean, « Montaigne, Cardano: The Reading of Subtlety/The Subtlety of Reading », *French Studies*, 37 (1983), p. 143-156.

⁴⁶ Scholar, « The Middle Region », dans *The « Je-Ne-Sais-Quoi » in Early Modern Europe: Encounters with a Certain Something*, Oxford, Oxford university Press, 2005, p. 249-55 [p. 254 et 250].

⁴⁷ *Miscellanea*, p. 214.

de divers, voire de sociable. La remarque va ainsi à l'encontre de l'image du philologue que conteste Politien dans *Lamia*. Dans cette *praefatio*, il regrette que la philologie soit devenue un exercice d'écoliers, une sorte de corvée méprisante⁴⁸, et il déplore la chute, sinon la perte, de l'idéal encyclopédique, en déclarant que son époque, qui ne sait pas grand-chose sur l'Antiquité, a enfermé le philologue dans un cercle trop étroit (« *Nostra aetas, parum perita rerum veterum, nimis brevi gyro grammaticum sepsit* »)⁴⁹.

Montaigne s'oppose à plusieurs reprises au cloisonnement qui, selon lui, caractérise les allégeances professionnelles ou disciplinaires ; il a horreur d'être associé à « un seul train », déclare bien fort qu'il n'est pas un philosophe, et se moque de lui-même chaque fois qu'il donne l'impression de faire le travail minutieux d'un *grammaticus*⁵⁰. Qu'en est-il, alors, de la classification de ses *Essais* dans la partie française du compendium bibliographique de publications vernaculaires de Georg Draut, la *Bibliotheca exotica* de 1610, où l'on trouve les *Essais* catalogués sous la rubrique des « *Libri philologici* », aux côtés d'une série bigarrée d'œuvres bibliographiques, philosophiques, poétiques, utopiques et paradoxales, de *sommaires*, de *specula* et de *compendia*⁵¹ ? D'un côté, il est peu étonnant que les *Essais*, qui sont hybrides du point de vue du genre, figurent sous « *philologici* » ; à quel autre endroit aurait-on pu les placer ? D'autant plus que le catalogue n'offre pas la catégorie des « *libri philosophici* », qui servait souvent de très commode fourre-tout pour les œuvres qui résistaient à la classification générique⁵². La grande capacité de la catégorie « *philologici* » se révèle d'une plus grande portée, en revanche, quand on prend en compte une définition de la philologie qui se trouve dans un texte publié à mi-parcours entre Politien et Montaigne : les *Pandectae* de Conrad Gessner, publiées en 1548⁵³.

Selon Gessner, la philologie est loin d'être une discipline restreinte ou rigide : plusieurs types d'auteurs travaillent sous ses auspices et si certains s'emploient de façon méthodique à mettre en ordre des nomenclatures, selon les conventions des disciplines particulières, d'autres auteurs n'ont rien à voir avec l'ordre et la méthode : ils entassent des sujets divers sous une seule rubrique, leurs critères d'inclusion n'étant ni l'ordre ni la raison, mais le hasard de ce qui vient à l'esprit ; il en résulte un texte qui est hétéroclite dans sa forme et divers par son sujet⁵⁴. Chez Gessner, le philologue en herbe, loin de devoir s'exercer sous la contrainte d'une règle étroite, est vivement invité – en des termes qui évoquent le langage de l'*imitatio*, le poète idéal et encyclopédique de la Pléiade, l'exégète libre et heureux de Politien, ainsi que le lecteur des *Essais* – à imiter l'abeille et à butiner çà et là, à travers un corpus varié. À la différence des domaines du droit et de la théologie, où, comme Ian Maclean l'a montré, la philologie sert à la suppression du doute, qui est une condition préalable à l'établissement de la connaissance certaine qu'est

⁴⁸ « *Nos autem nomen hoc in ludum triviale destruximus, tanquam in pistrinum* ». Voir *Lamia*, p. 71. Un *pistrinum* était une sorte de moulin ou de boulangerie, mais ce terme est devenu une métonymie pour désigner un lieu de punition ou de corvée.

⁴⁹ Angelo Poliziano's '*Lamia*', p. 244.

⁵⁰ III.3.818; III.9.950; I.48.287.

⁵¹ *Bibliotheca exotica*, Francfort, Pierre Kopf, 1610, p. 136-41 [p. 138].

⁵² Maclean, « Scholarly Books and Conceptions of Genre », dans *Learning and the Market Place: Essays in the History of the Early Modern Book*, Leyde, Brill, 2009, pp. 9–24 (p. 22). On pourrait élargir la capacité de la catégorie déjà élastique des « *Libri philosophici* » en y ajoutant « *et libri miscellanei* ». Voir Maclean, « The Readership of Philosophical Fictions in France », dans *Learning and the Market Place*, pp. 25–37 [p. 28].

⁵³ *Pandectarum sive partitionum universalium Conradi Gesneri Tigurini, medici et philosophiae professoris, libri XXI*, Zurich, Christoph Froschauer, 1548, f. 15^{re}. Voir Mandosio, « La représentation de la philologie dans *Les Pandectae* de Conrad Gesner (1548) », dans *La Philologie humaniste et ses représentations. Actes du colloque international de l'université de Gand (6 au 9 novembre 2002)*, dir. P. Galand-Hallyn, F. Hallyn et G. Tournoy, *Romanica gandsensia*, XXXII, Geneva, 2005, p. 565–98 [p. 572].

⁵⁴ *Pandectarum*, f. 18^{vo}.

la *scientia*⁵⁵, ici le philologue est libre et indépendant. Si pour lui une vaste culture est essentielle à toute tentative d'établir le *sensus germanus* d'une œuvre ancienne, on ne s'attend qu'à ce qu'il s'efforce de produire la connaissance (*cognitio*) et le plaisir (*voluptas*), et non à ce qu'il accomplisse un devoir ou aille vers un but précis⁵⁶. Dans cette vision assez utopique, le philologue, tout comme Montaigne, et avant lui Politien et Pline, revendique le droit de lire – et d'interpréter ? – à son gré, c'est à dire d'incarner le dicton de Pline selon lequel aucun livre n'est si mauvais qu'il ne peut pas nous être utile.

⁵⁵ Maclean, « The Other Philology: Resolving Doubts about Textual Meaning in Early Modern Law and Theology », à paraître dans *The Marriage of Philology and Scepticism: Uncertainty and Conjecture in Early Modern Scholarship and Thought*, dir. A. Grafton et J. Kraye, Londres, Warburg Institute.

⁵⁶ « *pervagando diversa authorum prata, apiculae instar flores tantum sectantis, cognitionem magis atque voluptatem, quam certum finem aut usum sibi proponit* ». Voir *Pandectarum*, f. 15r°.